

Le roman „Le Code Da Vinci“ et l'Église catholique

Beaucoup de lecteurs et lectrices du roman de Dan Brown « Le Code Da Vinci » se laissent impressionner par ses présentations suggestives de l'histoire du christianisme, bien éloignées de la foi de l'Église catholique et prétendument basées sur des preuves scientifiques. Un nombre étonnant de personnes avalent de telles constructions comme la pure vérité, sans se rendre compte que présenter ces choses comme véridiques est un procédé courant dans le genre littéraire des romans de fiction. Certains comptes-rendus vont jusqu'à louer la profondeur de l'enquête réalisée, ou recommander l'ouvrage comme moyen utile à la réflexion théologique .

À ce stade, il semble nécessaire de rappeler, avant toute autre chose, un fait élémentaire : « Le Code Da Vinci » est un *roman*, donc une fiction. Et dans la mesure où il se revêt de l'aura du journalisme d'investigation, il n'est rien d'autre qu'une supercherie. Et de fait, les affirmations sur l'Église, sa théologie, son histoire et ses institutions sont, tout particulièrement, infestées d'erreurs et de grotesques élucubrations. Quelques unes seulement sont commentées ci-après.

Quelques absurdités théologiques et historiques

La divinité du Christ

Dan Brown prétend que, *originalement, Jésus était considéré par les chrétiens comme un simple prophète et un homme mortel. C'est l'empereur romain Constantin (+337) qui était intéressé, pour des raisons politiques, à la croyance en la divinité du Christ. En 325, il convoqua donc un Concile à Nicée, afin d'y faire officiellement déclarer la divinité de Jésus. Le Concile, à la suite d'un vote à très courte majorité, a commencé à le considérer comme « Fils de Dieu ».*

Il est cependant avéré que, loin d'être une invention du Concile de Nicée, la confession de la divinité de Jésus est affirmée comme un pilier de la foi catholique dès les écrits chrétiens les plus anciens qui nous soient connus : non seulement d'un bout à l'autre du Nouveau Testament¹, mais aussi, par exemple, chez Clément de Rome (vers l'an 90), Ignace d'Antioche (début II^{ème} siècle), Justin (moitié II^{ème} siècle), etc. (cf. G. Grillmeier, *Le Christ dans la tradition chrétienne*, éd. du Cerf, Paris 2003, pp. 284-297).

Le Concile de Nicée débattit d'une question concernant la Sainte Trinité, à savoir si le Fils est « de même substance que le Père ». Sur plus de 200 évêques présents au Concile, tous sauf deux souscrivirent à cette définition, dans la conviction qu'elle exprimait la foi de toujours. Le nom des deux opposants nous est connu : Théonas (Téon) de Marmarica et Segundus de Ptolémaïde. (Cf. *Dictionnaire de théologie catholique*, éd. Letouzay et Ané, vol. XI, col. 407.)

¹ Cfr., entre autres textes : Mc 14,62-64 ; Lc 22,66-71 ; Jn 1,1-18 ; 8,58 ; 20,28 ; Rom 9,5 ; Col 1,1-17 ; Tit 2,13

Dan Brown prétend que *la Bible, telle que nous la connaissons aujourd'hui, a été collationnée par un païen, l'empereur Constantin qui a régné au début du IV^{ème} siècle (306 à 337). Pour des raisons politiques, il a commandé et financé la rédaction d'un Nouveau Testament qui excluait tous les évangiles évoquant les aspects humains de Jésus et qui privilégiait - au besoin en les adaptant - ceux qui le faisaient paraître divin. Les premiers*

évangiles furent déclarés contraires à la foi, rassemblés et brûlés. Quelques-uns échappèrent pourtant à la destruction.

Il est cependant avéré que, en réalité, les évangiles selon Matthieu, Marc, Luc et Jean sont bien plus anciens. Nous en possédons des fragments datés d'environ 125 (papyrus Rylands), 200 (papyrus Bodmer), 225 ou 250 (papyrus Chester Beatty), en tout une centaine de papyrus écrits entre le II^{ème} et le IV^{ème} siècle, dont une bonne partie largement antérieure à Constantin.

Ces textes coïncident de façon frappante avec les manuscrits plus tardifs des IV^{ème}, V^{ème}, VIII^{ème} siècles ; ces derniers ne sauraient donc être une création de l'époque de Constantin. Les évangiles dans leur état actuel peuvent être considérés comme des écrits historiques remarquablement fiables, et comme présentant ce qu'ont cru les chrétiens dès les premières générations.

À noter : la remarquable proximité des papyrus cités avec la date de la vie de Jésus et de la première rédaction des textes : le papyrus Rylands date de moins de 30 ans après la rédaction originale. A titre indicatif, le manuscrit le plus ancien que nous possédions de Jules César est postérieur à l'original de 1100 ans, celui de Platon, de quelques 1400 ans.

Qui plus est, le canon du Nouveau Testament – l'ensemble des livres qui ont été retenus par l'Église, avec les quatre évangiles que nous connaissons – loin d'avoir été fixé par Constantin, se trouve déjà formulé comme tel dans le *Fragment de Muratori*, un document rédigé à Rome vers l'an 200, donc plus d'un siècle avant le règne de Constantin (cf. H.R. Dohner, *Les Pères de l'Église*, éd. Desclée, Paris 1999, p. 24).

Il existe une certaine quantité d'écrits apocryphes, c'est-à-dire extérieurs à la Révélation biblique. Pour la plupart, il s'agit de romans religieux tardifs et peu fiables en tant que sources historiques. Quoi qu'il en soit, la divinité de Jésus-Christ y apparaît clairement, et même exagérément : on y trouve de nombreux récits de miracles que Jésus aurait réalisés dès son plus jeune âge. Par exemple, Jésus aurait « joué » à tuer et ressusciter à volonté des animaux. À côté de certains éléments valables, les écrits apocryphes sont en grande partie de naïves inventions, émaillées de théories d'origine non chrétienne. Pour cette raison, ils ont été très tôt rejetés par l'Église comme non bibliques.

Cf. *Dictionnaire critique de théologie*, sous la direction de J.-Y. Lacoste, PUF, Paris 1998, voix „Evangiles“, de Ch. Perrot. – Voir aussi : P. Grelot: *Jésus de Nazareth, Christ et Seigneur*, Le Cerf, Paris 1997, vol. I, pp. 17-69. On y trouvera des exposés remarquables des textes d'initiation à la Bible.

Cf. Constitution dogmatique *Dei Verbum*, sur la Révélation divine (un document du Concile Vatican II).

Dan Brown prétend que rien dans le christianisme n'est original, que le personnage de Jésus est composé sur le modèle de divinités pré-chrétiennes comme Mithra, Krishna, Osiris, Adonis et Dionysios.

Il est cependant avéré que le christianisme s'est répandu précisément en se présentant comme un « enseignement nouveau » (Marc 1, 27), allant radicalement à l'encontre des idées dominantes de l'époque : un Dieu qui devient un homme véritable, qui n'affronte pas ses ennemis sur le champ de bataille mais qui oppose la puissance de l'amour à celle des armes, qui meurt crucifié en pardonnant à ses bourreaux, qui ressuscite au bout de trois jours. Jésus peut bien avoir certaines similitudes avec les dieux cités (comme d'ailleurs il peut en avoir avec Socrate), mais les témoignages historiques, quant aux traits décisifs, en donnent une image à l'opposé des figures mythologiques.

Au sujet d'un prétendu mariage de Jésus avec Marie-Madeleine et leur descendance

Dan Brown prétend que Jésus était marié. Comme le célibat n'existait pas chez les Juifs, si Jésus n'avait pas été marié les évangiles l'auraient dit

explicitement. Sa femme n'était autre que Marie de Magdala (Marie-Madeleine), une femme de sang royal de la tribu de Benjamin, selon des preuves historiques. Dans « l'évangile selon Philippe », il est écrit, par exemple, que Marie-Madeleine était la compagne (the companion) de Jésus. Il l'a aimée plus que toute autre et la baisait sur la bouche. Jésus voulait que son Église, après sa mort, lui soit confiée. Mais, comme le dit « l'évangile selon Thomas », lorsque Jésus voulut introduire Marie-Madeleine dans le collège des apôtres, Pierre protesta en disant : « Marie doit nous quitter, car les femmes ne sont pas dignes de vivre ». Et de fait, après la mort de Jésus, les apôtres chassèrent Marie[-Madeleine] et s'emparèrent de l'Église.

Pire encore : du mariage de Jésus avec Marie-Madeleine, surgit une descendance royale. C'est à elle que fait allusion, en réalité, la légende du Saint Graal, car le véritable Graal (calice) ayant contenu le sang de Jésus, est Marie-Madeleine elle-même, dans la descendance de qui coule depuis lors le sang royal de Jésus.

Il est cependant avéré que de telles affirmations dépassent de loin ce que l'on peut vraiment tirer des passages cités, aucun évangile, même apocryphe, ne mentionnant une descendance de Jésus et Marie-Madeleine.

L'évangile selon Philippe est une sorte de catéchisme de la secte gnostique des Valentiniens, séparée de l'Église bien avant sa rédaction. Il peut être daté du troisième ou de la fin du deuxième siècle de notre ère. Son élément central est le rejet du monde matériel en général, et de toute union maritale en particulier. Il serait donc contraire à l'esprit même de ce texte de faire allusion à une relation intime entre Jésus et Marie-Madeleine, ainsi qu'à une descendance commune. Le « baiser sur la bouche » est connu comme une forme courante de salutation dans cette culture, un témoignage de profonde communion spirituelle (et uniquement spirituelle). Dans *l'évangile selon Philippe*, il en est question assez souvent, et il est également pratiqué entre hommes.

Quant à la citation de *l'évangile selon Thomas* il est important de la remettre dans son contexte pour bien la comprendre. Après la protestation de Pierre contre la présence de Marie-Madeleine, parce qu'elle était une femme, Jésus lui répond : « Ne crains pas. Je ferai d'elle un homme, afin qu'elle devienne un esprit vivant, comme vous les hommes. Car chaque femme qui devient homme entrera dans le Royaume des cieux ». Dans quelque sens dérivé que l'on veuille interpréter ce passage (Brown, lui, l'interprète au pied de la lettre), on ne peut y trouver ni une déclaration sur la féminité ni une allusion à une quelconque descendance. Quant à eux, les 4 évangiles de la Sainte Écriture donnent une image bien plus positive de la femme. Jésus y traite les femmes avec une considération inusitée pour l'époque. Il met en lumière l'hypocrisie d'une législation qui condamne la femme à la lapidation en fermant les yeux sur le péché de l'homme (Jn 8,1-11) ; il accueille les prostituées au même titre que les justes (Mt 21,31ss.) ; et surtout il est né d'une femme, Marie, qui a reçu tout au long de l'histoire un culte prééminent. En plus, les pieuses femmes (sa mère Marie, Marie-Madeleine et d'autres) lors de sa crucifixion se montrent plus fortes que les apôtres, restant auprès de lui alors que ceux-ci fuient. Elles sont également les premières à être témoins de la résurrection.

Quant au célibat, il existait bel et bien à l'époque de Jésus, par exemple dans les communautés de Qumram et chez les groupes esséniens, où il était observé dans l'attente de l'arrivée du Messie. On trouve dans la Bible d'autres personnes qui ne se sont pas mariés, comme par exemple le prophète Jérémie, Jean le Baptiste, Paul.

Autres affirmations sur l'Église catholique

Dan Brown prétend que la soif de pouvoir est le moteur de l'action de l'Église. Et le moyen pour y arriver est le mensonge. Pour ses adeptes, toute action est valable pour autant qu'elle atteigne l'objectif du pouvoir.

Il est cependant avéré que le motif primordial de l'action de l'Église est l'annonce de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ à tous les peuples, ainsi que le service de l'amour (diaconie)

envers tous les hommes. L'Église a approfondi la formation et la culture de l'Antiquité et l'a maintenue durant les longs siècles du Moyen-Âge. C'est dans son giron qu'est également né la conscience sociale et les diverses œuvres de service au prochain, quel qu'il soit. Motivés par la foi de l'Église, une foule de chrétiens se sont efforcés efficacement de pratiquer le commandement de l'amour, parmi eux Martin de Tours, François d'Assise, Ignace de Loyola, Jean de Dieu, Camille de Lellis, Vincent de Paul, Louise de Marillac, Joseph B. Cottolengo, Jean Bosco, Luigi Orione, Teresa de Calcutta et tant d'autres. L'Église catholique est actuellement la plus grande œuvre sociale au monde (Mary Ann Glendon). Tout ceci serait impensable si elle n'était par essence qu'un appareil de pouvoir.

La défense que l'Église a faite de la liberté (notamment de la liberté religieuse), des droits humains, de la dignité de la personne, a été l'occasion d'importantes confrontations de cette institution avec le pouvoir politique tout au long de l'histoire. Cela a coûté la vie à un nombre non négligeable de chrétiens convaincus.

L'accusation, enfin, selon laquelle l'Église se sert du mensonge pour arriver à ses fins ressemble bien à son auteur, lequel arrive à gagner 100 millions de dollars grâce à une falsification consciente de l'histoire.

Dan Brown prétend que l'Église catholique voulait empêcher la diffusion des rouleaux trouvés à Qumran, non loin de la Mer Morte, puisqu'on y a trouvé les premiers textes chrétiens.

Il est cependant avéré que cette affirmation a été contredite même de la part des théologiens protestants (Otto BETZ, Rainer RIESNER, *Jesus, Qumran und der Vatikan*, Herder 1993). Une telle manœuvre aurait été inutile du fait que les manuscrits de Qumran ne contenaient aucun écrit apocryphe, et donc encore moins un écrit au contenu compromettant. Un des papyrus, numéroté 7Q5 des alentours de l'an 70, contient même le texte le plus ancien de l'évangile de Marc.

Dan Brown prétend que l'Église catholique a réprimé le culte féminin par la violence. Elle a persécuté toutes les femmes vivant « en lien avec la nature », dont toutes les cueilleuses de plantes médicinales. Ainsi, l'Inquisition, au long de trois siècles de chasse aux sorcières, a brûlé non moins de 5 millions de femmes.

Il est cependant avéré que les « chasses aux sorcières » en Europe, selon les estimations les plus récentes, ont dû faire entre 30'000 et 50'000 victimes. Il n'y avait en outre pas que des femmes parmi les victimes, dont toutes ne furent pas non plus condamnées au bûcher. Par ailleurs, la « chasse aux sorcières » n'est pas l'apanage de l'Église catholique : dans des contrées non catholiques, elle fut même plus longue et plus violente.

Tout en rejetant dès ses origines la sorcellerie comme superstition païenne, l'Église s'est d'abord opposée aux condamnations prononcées pour cette cause par les autorités civiles. Ce n'est qu'à partir du XV^e siècle, et en bonne partie sous la pression populaire, que l'Inquisition l'a considéré comme un délit.

Pour l'historien danois G. Henningsen, dans l'Europe chrétienne de cette période médiévale, 63% de ces condamnations furent prononcées par des tribunaux civils. A l'époque moderne, d'après le même historien, le nombre de sorcières brûlées par l'Inquisition s'élève au Portugal à 4 cas, en Espagne à 59, en Italie à 36 ; aux yeux de ses contemporains, affirme Henningsen, l'Inquisition a dû passer pour scandaleusement indulgente, par comparaison avec le nombre bien plus élevé de bûchers ordonnés par l'autorité civile. Pour notre époque il s'agit évidemment d'une erreur grave des enfants de l'Église, pour laquelle le Pape Jean-Paul II a demandé pardon.

Les femmes retenues saintes par l'Église sont très nombreuses. Certaines d'entre elles ont exercé une influence importante dans l'Église : Catherine de Sienne, Brigitte de Suède, Julienne de Mont-Cornillon, Thérèse d'Avila, Thérèse de Lisieux, Edith Stein, etc., ainsi qu'un grand nombre de fondatrices de congrégations religieuses, tout au long de l'histoire. – En Hildegard de Bingen l'Église honore du titre de sainte une femme connue comme grande experte en herbes médicinales.

Cf. Gustav Henningsen, "La Inquisición y las brujas", dans *L'Inquisizione, Atti del Simposio internazionale dal 29 al 31 ottobre 1998*, éd. par A. Borromeo, Città del Vaticano 2003, pp. 567-605.

Jean Paul II, *Lettre aux femmes* (1995) ; exhortation apostolique sur la dignité et la vocation de la femme « *Mulieris dignitatem* », 1988.

Dan Brown prétend que pour l'Église catholique la sexualité et le mariage sont mauvais en soi.

Il est cependant avéré que l'Église a fait du mariage un de ses sept sacrements, au même titre que le baptême, la confirmation, l'eucharistie ou l'ordre. Elle a par ailleurs condamné comme hérétique le mépris du corps et du mariage, notamment les enseignements du pseudo-évangile de Philippe. Des tendances au mépris du corps n'ont pas manqué en son sein, mais l'Église a toujours cherché à libérer la sexualité des dépendances indignes de l'homme, combattant aussi bien sa déification que sa commercialisation et favorisant sa parfaite intégration dans l'amour personnel que se doivent l'homme et la femme.

Cf. Benoît XVI, Encyclique *Deus caritas est* (2006), particulièrement les numéros 3 à 18.

Au sujet du Prieuré de Sion

Dan Brown prétend que les « Dossiers secrets » ont été découverts en 1975 à la Bibliothèque Nationale, à Paris. Ces parchemins dévoilèrent que les prétendants légitimes au trône de France sont toujours les Mérovingiens, dépossédés injustement en 751. Comme l'Église et les Carolingiens ont essayé, à cause de cela, de les exterminer, une société secrète a été fondée au XI^e siècle dans le but de les protéger : le Prieuré de Sion, qui existe encore de nos jours. Le Prieuré prit également en charge la garde du secret du mariage et de la descendance de Jésus et Marie-Madeleine. Des personnalités comme Newton, Botticelli, Victor Hugo et Léonard De Vinci lui ont appartenu.

Il est cependant avéré que les « Dossiers secrets » ne sont pas des parchemins mais des indications pour interpréter certains parchemins. Ces derniers appartiennent à un spécialiste d'ésotérisme. Tous ces documents ne sont en fait que des falsifications. Trois ésotéristes français les fabriquèrent de toute pièce en 1967, les déposant à la Bibliothèque Nationale de Paris et mettant en scène leur « découverte ». Par la suite, ils avouèrent les faits, corroborant les conclusions auxquelles des études paléographiques étaient déjà arrivées. Il est également notoire que ces écrits ne font aucune allusion à Jésus ni à Marie-Madeleine.

Il est historiquement avéré que le célèbre croisé Godefroid de Bouillon fonda une abbaye, non pas un prieuré, en 1099 à Jérusalem : l'abbaye Notre-Dame de Sion. En 1291, le peu de moines qui étaient restés en Palestine durent partir et s'établirent en Sicile. Au XIV^e siècle, l'Ordre disparut. L'abbaye n'avait aucun lien ni avec les Templiers ni avec Marie-Madeleine. Quant au Prieuré de Sion, il s'agit d'une société ésotérique fondée en 1956 devant son nom non pas à la colline de Sion, à Jérusalem, mais à un lieu-dit des environs de Genève. La société n'a jamais compté plus de 15 membres.

Tout ce que Brown construit sur l'existence de ce « prieuré » n'a donc aucun fondement historique.

On peut dire, en résumé, que le roman « Le Code Da Vinci » ne révèle rien de nouveau mais crée de toutes pièces un mythe semblable à tant d'autres créés par le passé. Ou plus exactement : il réchauffe et nous ressert tous les vieux mythes en les fondant en un tout encore plus fantaisiste. Il doit l'aura de vérité scientifique dont il entoure son roman surtout à l'ignorance régnante au sujet de l'enseignement, de l'histoire et des institutions de l'Église.

Umberto Eco, auteur du roman « Le nom de la rose » : Lorsqu'on vous dit, de la part de l'Église catholique, que toutes les affirmations contenues dans le livre sont erronées, croyez-le. (« *L'Espresso* », 30 juillet 2005)

Bibliographie :

Amy Welborn: *De-Coding Da Vinci. The Facts Behind the Fiction of „The Da Vinci Code“*. 2004.

Carl E. Olson, Sandra Miesel: *The Da Vinci Hoax. Exposing the Errors in „The Da Vinci Code“*. Ignatius Press, 2004.

Darrell L. Bock: *Die Sakrileg-Verschwörung. Fakten und Hintergründe zum Roman von Dan Brown*. Brunnen-Verlag, Gießen 2006. ISBN: 376551926X

Massimo Introvigne: *Gli Illuminati e il Priorato di Sion. La verità sulle due società segrete del „Codice Da Vinci“ e di „Angeli e Demoni“*. Piemme, Casale Monferrato 2005.

<http://davincicode-opusdei.com> (Weblog de Fr. John Wauck, prêtre de l'Opus Dei).